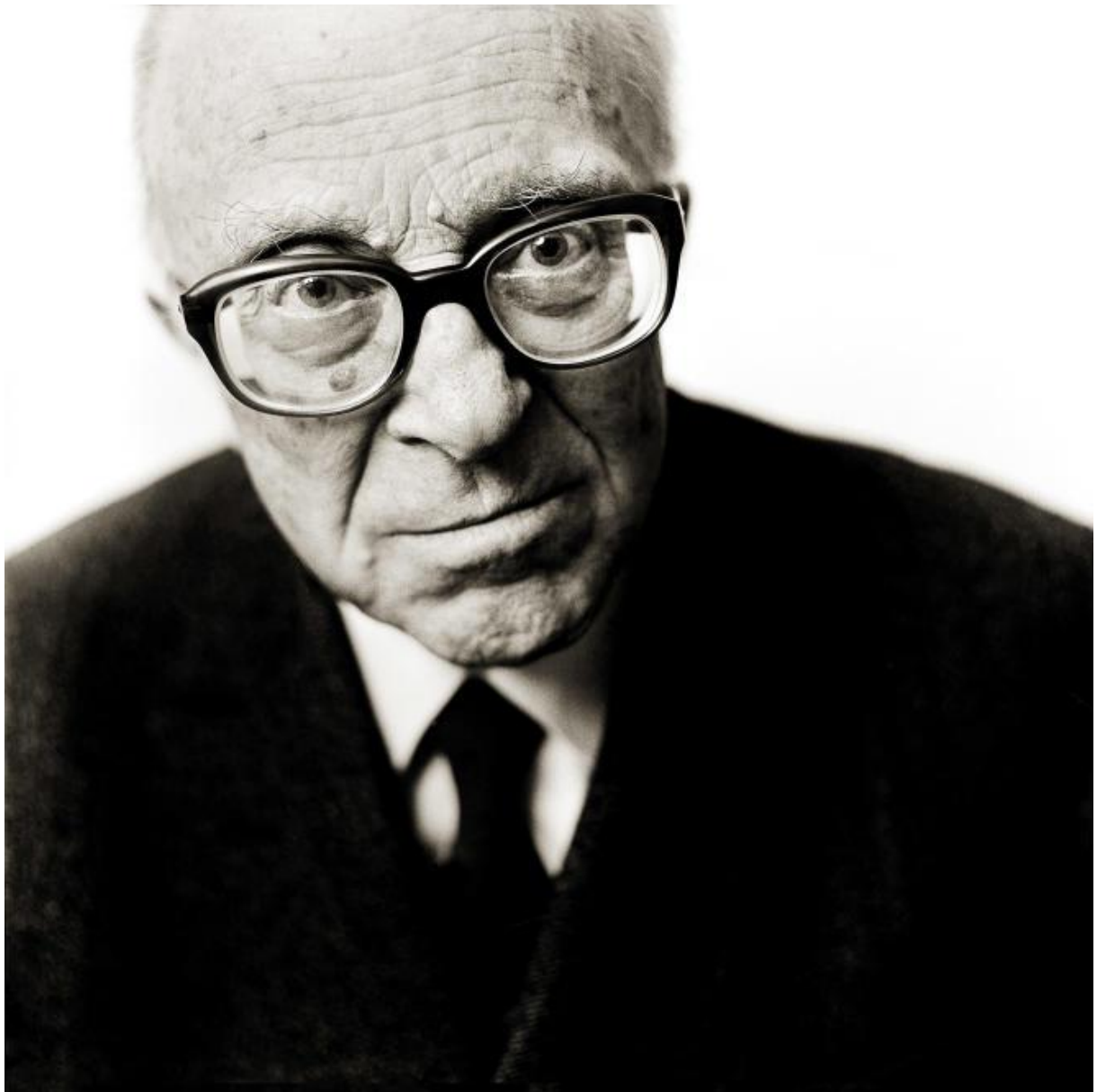


L'écrivain italo-slovène Boris Pahor est mort

Né à Trieste au temps de l'Empire austro-hongrois, l'auteur de « Pèlerin parmi les ombres », voyage au bout de la nuit concentrationnaire, est décédé le 30 mai, à l'âge de 108 ans.

Par [Florence Noiville](#)

Publié hier à 17h02
Temps de Lecture 6 min.



Boris Pahor, à Paris, le 23 septembre 2009. OLIVIER ROLLER / DIVERGENCE

Il avait dû attendre l'âge de 80 ans pour savourer sa victoire contre le destin : être enfin reconnu à sa juste valeur, c'est-à-dire comme un très grand écrivain, après des années de souffrance et de rejet – après aussi une existence hors norme. L'auteur slovène (mais de nationalité italienne) Boris Pahor est mort le 30 mai dans sa ville natale de Trieste, terre littéraire célébrée par James Joyce, Umberto Saba, Italo Svevo ou Claudio Magris. L'une de ses consolations aura été d'avoir profité longtemps de cette reconnaissance tardive, puisque c'est à l'âge de 108 ans qu'il a tiré sa révérence.

On dit que sa longévité exceptionnelle tenait au bain quotidien qu'il prenait – jusqu'à un certain âge du moins – dans l'Adriatique. Était-ce là vraiment le secret de jouvence de cet homme si courtois, si cultivé et si « vieille Europe » ? On se le rappelle, lors d'un de ses derniers passages à Paris. Il était venu présenter [*Quand Ulysse revient à Trieste*](#) (Pierre-Guillaume de Roux, 2013), roman à forte coloration autobiographique. C'était l'année de son centenaire et il arpentaient la rue de Richelieu en râlant vigoureusement contre la piètre qualité du café français. Difficile d'imaginer que cet homme-là était né sous les Habsbourg, à la fin de l'Empire austro-hongrois.

Pourtant, l'archiduc François-Ferdinand était encore bien vivant quand le petit Boris a vu le jour, à Trieste, le 26 août 1913. « *Je suis né autrichien. Je suis devenu italien à 5 ans. Les papiers officiels de mon père étaient en trois langues, l'allemand, l'italien et le slovène* », racontait-il, rappelant que Trieste est le fruit de brassages immémoriaux, une ville cosmopolite devenue le débouché maritime de l'Empire et où avaient, depuis des siècles, coexisté des Allemands, des Italiens, des Slovènes, des Croates, des Grecs, des Juifs...

Destruction symbolique

Le père de Pahor était photographe dans la gendarmerie. Sa mère, cuisinière. Tous deux étaient nés sur le Karst slovène et partis s'installer à Trieste. Mais, à partir de 1918, quand l'Empire austro-hongrois s'effondra et que la ville devint italienne, la situation se fit de plus en plus dure pour la population slovène.

En 1920, Boris Pahor assistait, médusé, à l'incendie de la Narodni dom, la maison de la culture slovène, par les fascistes. Ce grand brasier laissa sur lui une trace indélébile qu'il a plus tard explorée dans son recueil de nouvelles *Place Oberdan à Trieste* (Pierre-Guillaume de Roux, 2018). « *J'avais 7 ans. C'était la fin du monde* », expliquait-il, plus de quatre-vingt-dix ans plus tard, dans un français impeccable – une des nombreuses langues qu'il maniait parfaitement, tout comme l'italien, l'allemand et plusieurs langues slaves autres que le slovène. Paradoxalement, cette destruction symbolique se conjuga pour lui avec la découverte des mots et de la littérature. Comme si ce trauma originel avait à jamais sorti le petit garçon de sa torpeur enfantine : « *Je me suis "éveillé", comme disent les bouddhistes.* »

En ces années de sauvagerie fasciste, les Chemises noires déniaient aux Slovènes leur langue et leur nationalité. Tout était italianisé. Même les noms sur les pierres tombales des cimetières. « *Les jeunes filles qui parlaient slovène, on les enfermait avec les putains*, nous racontait Boris Pahor en 2013. *Ma femme et les femmes de sa famille ont connu ça.* » Il évoquait les titres des journaux de l'époque. « *Il Popolo d'Italia, le journal de Mussolini, avait titré un jour : "Est-ce que les punaises qui infestent les appartements ont une nationalité ?"* » Ce racisme antislovène annonçant les horreurs de l'antisémitisme, on le retrouve dans [*L'Appel du navire*](#) (Phébus, 2008), où Pahor écrit : « *Le pouvoir promettait d'exterminer les Slovènes comme les punaises qui envahissent les logements (...). Que dans cette ville les*

bestioles slovènes se multiplient depuis treize siècles, ça ne compte pas, bien sûr, l'essentiel, c'est qu'elles sont nuisibles. »

Natzweiler-Struthof, Dachau, Dora et Bergen-Belsen

Dès l'enfance, Pahor fut un résistant. Il n'avait cessé de l'être. Comme il n'avait pas non plus cessé de parler slovène, cette langue dans laquelle il avait appris à « *interpréter le monde* ». Celle aussi de ses premiers éblouissements littéraires – Baudelaire en traduction, et surtout le poète Srečko Kosovel (1904-1926), en qui les Slovènes voient un petit frère de Rimbaud, et auquel Pahor a consacré une monographie (Seghers, 1965). En parlant publiquement sa langue maternelle, dans les années 1920, il savait qu'il prenait des risques. Mais ne voyait ni comment ni pourquoi il aurait dû y renoncer. Inscrit en théologie, il interrompit ses études avec la seconde guerre mondiale et, lorsque les nazis prirent le contrôle de Trieste, rejoignit l'armée de libération nationale slovène.

Dénoncé, arrêté en janvier 1944, il fut déporté dans les Vosges d'abord, au camp de Natzweiler-Struthof, puis à Dachau, à Dora et à Bergen-Belsen. Libéré en avril 1945, il arriva par le train à Lille, dans un pyjama à « *rayures bleuâtres* » et une stupéfiante « *absence de vociférations* ». L'errance hagarde, « *le sentiment intempestif d'avoir coopéré à un péché impardonnable et en conséquence d'être séparé des piétons innocents et ordinaires de Lille* », le complet réapprentissage de la vie, « *où l'on balbutie à nouveau le b.a.-ba de l'alphabet humain* » : il a décrit tout cela dans une nouvelle somptueuse, « *Le Berceau du monde* » (publiée dans [Arrêt sur le Ponte Vecchio](#), Les Syrtes, 1999).

Un passage dans un sanatorium – qui lui a inspiré *Printemps difficile* (Phébus, 1995), le livre des retrouvailles avec l'amour –, puis Pahor reprit et acheva ses études à Padoue. Il enseigna les littératures slovène et italienne dans différents établissements de Trieste jusqu'en 1975, devenant aussi, à partir des années 1960, l'un des rédacteurs de la revue *Zaliv* (« Golfe »), une publication consacrée à la littérature et à l'actualité qui lui valut d'être placé sous la surveillance de la police secrète de Tito.

Son expérience des camps lui faisait dire qu'on ne parlait pas assez, en Europe, des déportés politiques et de certaines minorités, victimes elles aussi, de l'entreprise génocidaire nazie. En 2009, il refusa la médaille du mérite décernée par la ville de Trieste, parce que le discours du maire berlusconien ne disait pas un mot de la barbarie de Mussolini à l'égard des Slovènes.

De son voyage au bout de la nuit concentrationnaire, l'écrivain a tiré la plupart de ses œuvres. Une dizaine traduites en français, dont [La Villa sur le lac](#) (Bartillat, 1997), où un jeune architecte, au bord du lac de Garde, cherche désespérément ce qui pourra de nouveau l'attacher à la vie ; [La Porte dorée](#) (Le Rocher, 2002), où un écrivain sexagénaire noue une étrange correspondance avec une de ses lectrices françaises ; ou encore *Quand Ulysse revient à Trieste*, où son jeune héros cherche à rentrer dans sa ville pour prendre part à la lutte de libération.

Mais son livre majeur – le chef-d'œuvre qui l'a fait connaître du public international, et le place au niveau d'un Primo Levi parmi les grands témoins du XX^e siècle – reste [Pèlerin parmi les ombres](#), sorti en 1967 et paru en français seulement en 1996 (La Table ronde). Le titre original est *Nekropola* (« Nécropole »). « *Je l'avais appelé ainsi parce que, pendant un an, au Struthof, j'ai été brancardier. Je charriais les cadavres vers les fours. J'étais vraiment au pays des morts.* »

Une promesse de miséricorde ou de régénérescence

Dans *Pèlerin parmi les ombres*, Pahor revient, plus de vingt ans après sa déportation, dans le camp de Struthof, visiteur anonyme parmi des touristes, et laisse les souvenirs envahir sa mémoire. « *Vivre dans une morgue, c'est pire que transporter des morts* », disait-il au *Monde* en 1995. Il écrit : « *C'est étrange. Il me semble que ceux qui regagnent leurs véhicules m'observent comme si, soudain, une veste rayée couvrait mes épaules, comme si mes galoches écrasaient encore les cailloux du chemin. Nous ne savons pas comment s'établit en nous le contact entre passé et présent (...). Il est peut-être resté sur moi quelque chose des jours d'autrefois.* »

Sobre et poignante, l'œuvre de Boris Pahor n'est pas désespérée. Elle oscille entre engagement et ironie, et porte en elle, souvent en creux, une promesse de miséricorde ou de régénérescence. La nature, la mer, les femmes, y sont des présences apaisantes, même dans le cas d'amours impossibles. Quant à la richesse et à la complexe beauté du slovène – « *la plus petite des langues slaves* », cet idiome d'une culture méconnue, « *écrasée entre les Slaves et l'Occident* » –, elles y sont sans cesse chantées.

Et le mal ? Pahor a toujours répété que l'on pouvait « *vaincre la haine* », que « *le fascisme n'était pas éternel* ». C'est la raison pour laquelle il avait été candidat aux élections européennes de 2009. Quelques années plus tard, il s'était vu remettre le prix du citoyen européen des mains de Martin Schulz, alors président du Parlement européen. Il plaidait pour « *une fédération d'Etats* » et une « *globalisation respectueuse* » et voulait croire encore à une « *Europe mosaïque et diversifiée* », portée par l'humanisme qui avait fleuri dans sa Mitteleuropa natale. Il rejetait le communisme, qui avait empêché la sortie de ses livres en Yougoslavie, et se méfiait du capitalisme, cette « *grille de lecture unique et terrifiante de la valeur et de la non-valeur* ».

« *J'ai grandi, comme tous les hommes de mon âge, au tambour de la première guerre ; notre histoire n'a pas cessé d'être meurtrière, injustes et violences* », disait-il en citant *L'Été*, de Camus, lui aussi né en 1913. Mais celui qui était revenu d'entre les morts avait l'extraordinaire force vitale d'ajouter : rien n'est écrit. « *L'humanité est seule, et seule elle forge son existence, supportable ou monstrueuse, sur sa planète.* »

Boris Pahor en quelques dates

26 août 1913 Naissance à Trieste (alors en Autriche-Hongrie)

1940-1944 Il résiste à l'occupant nazi, jusqu'à son arrestation et sa déportation en camps de concentration

1967 Parution en slovène de *Nekropola*, son chef-d'œuvre sur l'expérience concentrationnaire. Il paraît en français en 1990 (*Pèlerin parmi les ombres*, La Table ronde) et en italien en 1997

1995 *Printemps difficile* (Phébus)

1997 *La Villa sur le lac* (Bartillat)

1999 *Arrêt sur le Ponte Vecchio* (Les Syrtes)

2002 *La Porte dorée* (Le Rocher)

2008 *L'Appel du navire* (Phébus)

2013 *Quand Ulysse revient à Trieste* (Pierre-Guillaume de Roux)

30 mai 2022 Mort à Trieste